

Le signe commun d'abréviation varie de forme selon les manuscrits : dans certains, il se compose d'un trait oblique, ondulé; en d'autres d'un trait horizontal, ondulé; dans d'autres enfin, on trouve les deux formes.

Dans l'écriture mérovingienne nombreuses sont les ligatures avec changement de lettres. Souvent aussi les lettres sont reliées entre elles d'une façon simple, sans altération de formes.

Séparation des mots et des phrases. Dans les anciens manuscrits la séparation des mots est très imparfaite, plus tard elle s'améliore et en certains manuscrits elle est à peu près parfaite. Les phrases nouvelles commencent d'ordinaire par une lettre plus développée ou par une lettre capitale ou onciale. Dans le manuscrit de Corbie, pl. 49 a, les lettres au commencement des vers sont empruntées aussi bien à la capitale qu'à l'onciale. De même les titres des chapitres et souvent aussi la première ligne des chapitres sont écrits en onciale ou en capitale ou avec un mélange des deux (pl. 29b, 19; 49a, 9. 10). Les initiales ont soit une ornementation simple (pl. 29b, 20; 49a, 11), soit représentent des dessins fantastiques de poissons ou d'oiseaux

(par exemple dans le manuscrit de Luxeuil, pl. 25 a, et dans celui de Grégoire de Tours, Paris 17655, tous deux du VII<sup>e</sup> siècle). Le point constitue d'ordinaire le signe de ponctuation; dans le manuscrit de Luxeuil (pl. 25 a) souvent la grande pause est marquée par une virgule, la petite par un point. A la fin des paragraphes on a souvent des signes spéciaux (pl. 29 b, ligne 24; pl. 43 a).

Reproductions et littérature. A. J. Letronne, *Diplômes et chartes de l'époque mérovingienne, sur papyrus et sur vélin*, Paris 1845—1846; continué par J. Tardif, *Archives de l'Empire. Facsimile de chartes et diplômes mérovingiens et carlovingiens*, Paris 1866. G. H. Pertz, *Diplomatum imperii*, t. I, Hanovre 1872 (dans les *Monumenta Germaniae historica*). Musée des archives départementales, Paris 1878. L. Delisle, *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius*, Paris 1875; *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque d'Epinal*, Paris 1878; *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque royale de Belgique*, Paris 1884; *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil copié en 625*, Paris 1886. H. Sybel et Th. Sickel, *Kaiserurkunden in Abbildungen*, Berlin 1880—1891, livr. I. III. VII. Beaucoup de beaux exemples d'écriture mérovingienne se trouvent aussi dans les œuvres déjà mentionnées de Arndt-Tangl et de Chroust, et dans l'*Album paléographique*. Voir aussi Ph. Laur et A. Samaran, *Les diplômes originaux des Mérovingiens*. Facsimilés phototypiques avec notices et transcriptions. Préface par Maurice Prou. Paris 1908.

### 3. Ecriture visigothique.

Pl. 35. 36. 49b. 66b.

C'est l'écriture qui se développa en Espagne, après sa conquête par les Visigoths. Elle est issue de la nouvelle cursive romaine. L'âge d'or de l'écriture visigothique (appelée aussi *toletana* ou *gothica*) se place aux VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle. Seule l'écriture des manuscrits visigothiques est belle et soignée; l'écriture des documents resta laide pendant des siècles, avec des formes cursives, surchargées de ligatures et difficiles à lire. Au IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle l'écriture visigothique de manuscrits est forte, large et ronde, plus tard ses formes se font plus fines et en même temps plus anguleuses.

Vers l'année 1091 un concile tenu à Léon, sous la présidence du cardinal Rainer (plus tard Pascal II.) décida que désormais les livres liturgiques ne seraient plus écrits *in littera toletana*, mais *in littera gallica*. Le résultat fut que la minuscule carolingienne — la *littera gallica* — fut de plus en plus employée pour les manuscrits non-liturgiques, pour les diplômes royaux et les actes privés, et finalement, vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, elle supplanta presque complètement la *toletana*. En Catalogne, où les rapports d'ordre politique et religieux avec la France étaient plus étroits qu'ailleurs, la minuscule eut la prédominance dès le IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle (pl. 66 a).

L'écriture visigothique est caractérisée par la forme de la lettre **g** et par la forme des signes d'abréviation pour *bus*, *que*, *per*, **m**. — Les lettres **a**, **e**, **r**, **t** ont des formes qui ressemblent à celles des autres écritures nationales. Les hastes supérieures des lettres sont souvent appuyées fortement ou ornées. Les lettres, commençant par un jambage droit, telles que **i**, **m**, **n**, **p**, **u**, sont le plus souvent appuyées en haut; les lettres, qui finissent sur la ligne de base par un jambage droit, comme **i**, **m**, **n**, **u**, ont la plupart du temps une petite ligne de fuite.

Lettres isolées.

**a** est largement ouvert et par là se confond facilement avec **u**; il s'en distingue, comme dans la cursive romaine, surtout par son trait final qui décrit une courbe vers la droite et entre en liaison avec la lettre suivante, tandis que le trait final de l'**u** est droit et reste séparé; de plus, en beaucoup de manuscrits, les traits de l'**a** en haut sont pointus; anciennement **a** est souvent suscrit, avec une forme oblique caractéristique, comme dans la cursive romaine. Pour **ae** on a **e** pl. 35 a et 36 et 49 b; en d'autres planches on rencontre aussi **ae** et l'**ę** cédillé (pl. 35 b. 66 b).

**d** prend aussi bien la forme droite que la forme ronde.

**e** en ligature dépasse les lettres brèves; la languette est grande; l'œil est ouvert ou fermé.

**g** est la lettre la plus caractéristique de l'écriture visigothique : il ressemble à **q**. Cette forme est issue de la forme onciale : la boucle supérieure est ouverte par en haut, la queue est longue et droite ou un peu tournée à gauche; **g** se distingue de **q** surtout par sa boucle, qui est ouverte. Voir la forme de transition pl. 36.

Très souvent **i** est long et appuyé en haut, surtout au commencement des mots; il ressemble à **I**; cette lettre pourtant décrit une courbe à sa base vers la droite et se lie d'ordinaire avec la lettre suivante, **i**, au contraire, est droit et demeure séparé.

**r** est petit et a la plupart du temps la forme pointue de ligature; on rencontre l'**r** simple à la fin des mots et surtout dans la liaison *ri*; il ressemble fort à l'**s**, pourtant son épaule est tournée en haut, tandis que le trait final supérieur de l'**s** regarde en bas (comme dans la cursive romaine).

La barre du **t** se penche fortement en avant et adhère à la haste comme dans l'écriture lombarde; par là **t** ressemble beaucoup à l'**a** fermé. En ligature **t** a souvent la forme d'épsilon.

**u** est souvent suscrit en forme réduite (pl. 36, ligne 29, il a la forme pointue).

Il y a aussi à remarquer les formes des lettres majuscules dans l'écriture visigothique (pl. 36).

Abréviations. La forme de l'abréviation pour *bus* et *que* est caractéristique : elle se compose d'un trait vertical ondulé, qui se place sur **b** et **q**; ce trait ressemble à un petit **s** rond. On retrouve souvent le même signe pour la finale *us* en général et aussi pour **m**, pl. 49 b.

**m** et **n** sont remplacés à la fin des mots et des syllabes soit par une simple barre, soit par une barre avec un point suscrit; dans beaucoup de manuscrits on fait une différence entre les abréviations pour **m** et pour **n** : pour **m** on a une barre et un point, pour **n** une simple barre (pl. 35 b. 36. 66 b).

Une barre ou une barre surmontée d'un point sont aussi employées comme signe commun d'abréviation.

L'abréviation pour *per* revêt la plupart du temps la forme qui, en d'autres écritures, est usitée pour *pro* (comp. la forme pour *per* dans les documents mérovingiens); *pro* ordinairement n'est pas abrégé : il est écrit tout au long ou bien on écrit **p** avec un signe général d'abréviation. — L'abréviation pour *qui* a souvent la forme, que l'on trouve en d'autres écritures pour *quod* (pl. 35 a. 36). — L'abréviation pour *vel* est faite d'après le principe de la contraction :  $\bar{u}l$  (comme dans l'écriture mérovingienne).

On remarquera les abréviations par contraction  $\bar{a}um = autem$ ,  $\bar{i}d\bar{t} = id est$ ,  $\bar{p}pr$  ou  $\bar{p}ptr = propter$ ,  $\bar{s}c\bar{t} = sicut$ ,  $\bar{n}sr$ ,  $\bar{n}si$  etc. = *noster*, *nostris* etc. (Traube, *Perrona Scottorum*, dans *Sitzungsberichte der Akademie zu München*, année 1901, p. 513; et *Paläographische Anzeigen*, dans *Neues Archiv*, 26, 1901, p. 234. 237).

Enfin il faut encore noter que dans les manuscrits latins d'Espagne on trouve une forme spéciale pour le nombre **XL**, c'est-à-dire **X** avec un petit crochet placé en haut et à droite (voir cette forme dans le manuscrit mérovingien, pl. 25, ligne 8).

Les ligatures sont nombreuses, comme dans toutes les écritures nationales. On notera la ligature *it* pl. 36, ligne 7, et *it* et *eius* pl. 66 b, col. I, 16 et col. II, 4.

Séparation des mots et des phrases. D'abord la séparation des mots est imparfaite, dans la suite elle s'améliore. Dans le manuscrit, d'où est prise notre reproduction, pl. 66b, les phrases sont séparées par un petit espace blanc; comme signe de ponctuation pour la grande pause on a un point avec un crochet rond assez distant, pour la petite pause on a un point; les phrases nouvelles commencent le plus souvent par une lettre majuscule, les nouveaux paragraphes par une lettre majuscule agrandie, en saillie sur la marge, les nouveaux chapitres ont des initiales ornées. Dans d'autres manuscrits, on rencontre souvent d'autres signes de ponctuation, par exemple deux points obliques pour la grande pause, un point avec un trait oblique par-dessus pour la petite pause.

Orthographe. Les copistes visigoths écrivent pour la conjonction *cum* d'ordinaire *quum*; pour la préposition cependant ils écrivent *cum*. On trouve aussi *persequutio* pour *persecutio*, *quicumque* pour *quicumque*, *quur* pour *cur*. Souvent *v* est remplacé par *b*; on a par exemple *fabor* pour *favores*, *rogabit* pour *rogavit*, *salvator* pour *salvator*, *vibendo* pour *vivendo*. Souvent *h* est supprimé; on a par exemple *ac* pour *hac*, *auriunt* pour *hauriunt*, *mici* pour *michi*, *nicil* pour *nichil*, *pulcerrima* pour *pulcherrima*, *uiusmodi* pour *huiusmodi*.

Les pointes du compas, pour le réglage des lignes, ont laissé leurs traces, pl. 66b, au milieu des feuillets, entre les colonnes.

La prohibition de l'écriture visigothique par le concile de Léon est ainsi rapportée par Lucas Tudensis, évêque de Tuy, dans son *Chronicon Hispaniae* (achevé vers 1236) : *statuerunt, ut scriptores de cetero gallicam litteram scriberent et praetermitterent toletanam in officiis ecclesiasticis, ut nulla esset divisio inter ministros ecclesiae Dei*. C'est certainement, avec cette restriction (*in officiis ecclesiasticis*) qu'on doit aussi entendre les paroles souvent citées de l'archevêque Rodrigo Ximenès de Tolède : *ibidemque celebrato concilio cum Bernardo toletano primate multa de officiis ecclesiae statuerunt, ut etiam de cetero omnes scriptores omnia littera toletana, quam Gulfilas Gothorum episcopus adinvenit, gallicis litteris uterentur* (dans le traité *De rebus Hispaniae*, lib. VI, cap. 29, terminé en 1243; il semble même que Rodrigo se soit servi du texte de Lucas Tudensis. Sur ces deux écrivains voir Gams, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, vol. 3, 1<sup>re</sup> partie, Ratisbonne 1876, p. 8. 147. 151. L'assertion de Rodrigo, que l'évêque «Gulfilas» ait inventé la *littera toletana*, repose naturellement sur une erreur. On s'explique que le concile de Léon ait été amené à s'occuper de l'écriture par le fait qu'à cette

époque, la liturgie romaine remplaça l'ancienne liturgie de Tolède ou mozarabe; on dut par conséquent veiller à la confection de nouveaux livres liturgiques; d'où le débat sur l'écriture à choisir (l'ancienne écriture visigothique ou la nouvelle écriture carolingienne?). Les moines français de Cluny surtout, qui, vers ce temps, déployaient une grande activité dans le nord de l'Espagne, étaient ardents propagateurs de la liturgie romaine. De même, l'archevêque de Tolède, mentionné par Ximenès, Bernard d'Agén, auparavant abbé de Sahagun au royaume de Léon, avait été moine à Cluny. Or, ces moines étaient habitués à l'écriture carolingienne ou franque, et c'est dans cette écriture qu'étaient écrits les livres liturgiques romains que l'on devait copier pour les églises d'Espagne. On comprend facilement, qu'ils préférassent l'écriture carolingienne. — Du reste, les Mozarabes de Tolède (c'est-à-dire les chrétiens, qui avaient subi la domination maure) après qu'Alphonse VI se fut emparé de Tolède (1085) avaient obtenu le privilège de pouvoir conserver leur liturgie et c'est cette liturgie qui a subsisté jusqu'à nos jours; on l'appela liturgie de Tolède ou mozarabe, et, semble-t-il, c'est de là que vint plus tard aussi à l'ancienne écriture espagnole l'appellation de *toledana* ou *mozarava* (voir A. Morel-Fatio dans l'article cité ci-dessous).

En ce qui concerne l'introduction de l'écriture franque dans les documents, le paléographe Muñoz y Rivero fait les remarques suivantes : Dans les documents d'Alphonse VI. de Castille (1065—1109) domine encore l'écriture visigothique, pourtant on rencontre déjà des exemples de minuscule franque. Sous la reine Urraca (1109—1126) on emploie l'une et l'autre écriture; l'écriture franque se rencontre plus souvent dans les documents de Castille et de Léon, l'écriture visigothique est plus fréquente dans les documents émanés de la reine pendant son séjour en Galicie. Sous le règne d'Alphonse VII. (1126—1157) l'écriture franque est presque communément employée, pourtant la *littera gotica* n'est pas encore totalement abolie. — C'est vers 1120 que la minuscule franque commence à faire son entrée dans les documents privés. C'est dans la province éloignée de la Galicie que l'écriture visigothique se maintint le plus longtemps; on l'y rencontre encore dans des documents de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Reproductions et littérature. Estevan de Terreros y Pando, *Paleografía española*, Madrid 1758. Andrés Merino, *Escuela paleográfica*, Madrid 1780. L. Delisle, *Manuscrits de l'abbaye de Silos acquis par la Bibliothèque Nationale*; et *Les manuscrits de l'apocalypse de Beatus* (dans *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, Paris 1880). J. Muñoz y Rivero, *Manual de Paleografía diplomática española de los siglos XII al XVII*, Madrid 1880; et *Paleografía visigoda*, Madrid 1881 (voir la critique de cet ouvrage par Morel-Fatio dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 43, 1882, p. 235); et *Chrestomathia palaeographica. Scripturae hispanae veteris specimina*. P. Ewald et G. Loewe, *Exempla scripturae visigoticae XL tabulis expressa*, Heidelberg 1883. — Sur les manuscrits espagnols en général voir P. Ewald, *Reise nach Spanien im Winter von 1878 auf 1879* (dans *Neues Archiv*, 6, 1881, p. 219); Isidoro Carini, *Gli archivi e le biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare*, Palermo 1884; R. Beer, *Handschriftenschatz Spaniens*, Vienne 1894 (tiré-à-part des *Sitzungsberichte der Akademie zu Wien*).

#### 4. L'écriture insulaire (irlandaise et anglo-saxonne).

Pl. 21a (les gloses). 26. 30. 31. 32. 50. 54. 57a. 65. 71a. 83a.

Cette écriture, elle aussi, est issue de l'écriture romaine, non pas de la cursive, comme les autres écritures nationales, mais de la demi-uncia. Selon toute vraisemblance, elle fut introduite en Irlande au V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle en même temps que le christianisme. Les livres, apportés du continent en Irlande par S. Patrice et d'autres missionnaires chrétiens et qui servaient soit au service divin soit à l'instruction — sacramentaires, évangiles etc. — sans doute étaient écrits en demi-uncia (voir ci-dessus le chapitre sur la demi-uncia); ainsi s'explique que les Irlandais apprirent à connaître surtout ce genre d'écriture et qu'ils l'imitèrent, lorsqu'ils commencèrent à copier ces livres. Mais avec le temps la demi-uncia romaine prit en Irlande certaines formes spéciales et ainsi naquit l'écriture nationale irlandaise. Cette écriture est ou ronde ou pointue. L'écriture ronde cessa d'être employée dès le IX<sup>e</sup> siècle. L'écriture pointue traversa tout le moyen âge; au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle elle reçut une forme stéréotypée que plus tard on continua à imiter (pl. 83a); elle est encore employée aujourd'hui pour les textes gaéliques.

Grâce aux missionnaires irlandais, cette écriture se répandit aussi au nord de l'Angleterre chez les Anglo-Saxons. Ces derniers apprirent aussi à connaître l'écriture romaine, au sud, par les missionnaires venus de Rome (le Pape Grégoire-le-Grand, d'après Bède, *Historia ecclesiastica*, I, 29, envoya *codices plurimi* à l'archevêque Augustin); de même les pèlerins anglo-saxons sans doute rapportèrent souvent des manuscrits du continent; mais c'est l'écriture ronde et l'écriture pointue des Irlandais qui fut généralement adoptée. Naturellement cette écriture prit en Angleterre une forme un peu différente qu'en Irlande; pourtant en beaucoup de manuscrits la différence est très minime, et souvent il est difficile de distinguer si un Codex est d'une main irlandaise ou anglo-saxonne. On peut dire que l'écriture anglo-saxonne se distingue de l'écriture irlandaise en général par la rondeur accentuée

et la libre allure des lettres. L'écriture ronde, en Angleterre (comme en Irlande), cessa d'être en usage au IX<sup>e</sup> siècle. L'écriture pointue se maintint dans son ancienne forme jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Ensuite, sous l'influence de la minuscule carolingienne et à la suite d'une réforme de l'écriture, qui, de nouveau, remit en honneur certaines lettres de l'écriture ronde, il se produisit une grande transformation : l'écriture pointue devint plus ronde et plus large (pl. 71a). Peu après le milieu du X<sup>e</sup> siècle on commença à employer pour les textes latins la minuscule carolingienne; l'écriture nationale fut pourtant longtemps encore en usage pour les textes anglais; c'est seulement après la conquête de l'Angleterre par les Normands (1066), que nous ne la voyons presque plus usitée pour les manuscrits.

Les missionnaires irlandais propagèrent aussi sur le continent l'écriture de leur patrie. Les monastères qu'ils y fondèrent, devinrent, tout le monde le sait, autant de centres d'art et de science où l'on mettait tout son zèle à recueillir et à copier les anciens manuscrits. De là vient que dans les bibliothèques du continent, aujourd'hui encore, on retrouve tant de Codices de main irlandaise. Les centres les plus renommés étaient entre autres Luxeuil en Franche-Comté, Saint-Gall en Suisse, Bobbio près de Piacenza en Italie, Wurtzbourg en Allemagne. Mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, peu à peu les moines irlandais et leurs écoles subirent, dans leur façon d'écrire, l'influence de la contrée où ils vivaient. On eut ainsi des écritures mêlées, qui d'une part accusent la main de copiste irlandais et de l'autre la nouvelle patrie du scribe (pl. 27a, b. 57a. 65).

Au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle des missionnaires vinrent aussi d'Angleterre sur le continent : saint Willibrord, saint Boniface et d'autres; eux aussi emportaient l'écriture de leur pays, qu'ils enseignèrent là où ils fondèrent des monastères. C'est surtout l'école calligraphique de Fulda qui nous offre des exemples de l'écriture anglo-saxonne du continent (pl. 54).